

AU PINCIO, LE 20 SEPTEMBRE 1870.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un récit qui intéressera hautement les zouaves du pays et réveillera bien des souvenirs dans le cœur de tous. En attendant que nous puissions armer nos bras encore une fois de nos bons Remington, il n'est pas mauvais de se rappeler les faits et gestes passés afin de nous encourager pour l'avenir. (Note Edit.)

Lorsque l'armée du roi félon, instrument et jouet de la révolution Italienne, consumma l'invasion sacrilège des États de l'Église en assiégeant la Ville Éternelle, c'est, on le sait, par une large brèche ouverte entre les portes Pia et Salara, quelle pénétra dans la Cité sainte.

C'est donc en cet endroit qu'eut lieu avec le plus d'acharnement la courte mais brillante défense de la poignée d'hommes que l'on appelait l'armée pontificale, contre les bataillons ennemis que les fiers agresseurs, dans leur bravoure, avaient cru prudent d'élever à 80,000 hommes.

C'est là qu'est tombé le plus grand nombre des nobles victimes qui protestèrent par l'effusions de leur sang généreux contre la spoliation impie du sol sacré de l'Église leur mère.

Tous nos camarades, quel qu'ait été leur poste de combat, en ce jour à jamais néfaste, ont ouï répéter ce qui s'est passé là, le matin du 20 Septembre 1870; tous les lecteurs du Bulletin en ont lu les récits.

Mais il est un épisode de ce siège mémorable que tous même parmi nous, n'ont pas appris et qui n'a jamais, à notre connaissance, reçu l'éclat de la publicité grâce à la modestie de ceux qui en ont été les héros; c'est le combat livré sur les murs du Pincio, cette charmante terrasse qui a fait les délices de tout ceux qui ont passé à Rome les mois brûlants de l'été.

Un grand nombre de nos camarades canadiens, les derniers arrivés dans nos rangs, ont pris part à cette lutte aussi brillante qu'inégale; ils ont vu tomber à leurs côtés les braves dont nous allons parler et peut-être, depuis qu'ils les ont vu emporter sanglants et mutilés sur les brancards des ambulances, n'ont-ils rien appris d'eux; c'est pour leur consolation que ces lignes sont écrites. Puissent-elles être aussi un sujet d'édification pour toutes les âmes dans lesquelles vit l'amour de l'Église, et de son chef vénéré, pour tous les cœurs qui vibrent au récit de beaux actes d'héroïsme et de dévouement.

Il y avait, dans notre cher régiment, un petit peloton que beaucoup d'entre nous n'auraient guère cru destiné à entrer des premiers en ligne à la bataille, et qui ne l'était pas en effet: c'était le *peloton des subsistants*, établi uniquement pour les besoins du service administratif du régiment. Pour celui-là, jamais de parades, de gardes, de grandes revues, de petites guerres; jamais d'exercices, de promenade militaire, ni de changement de garnison. Il était sempiternellement confiné dans les cloîtres de *St. Andrea della valle* et tel était le calme qui régnait habituellement dans cette singulière caserne, qu'on eût dit vraiment que les bons moines avaient fait des novices de tous les zouzous qu'ils hébergeaient.

On y trouvait le plus ordinairement quelques convalescents qui sortaient de l'hôpital et se disposaient à rejoindre leurs compagnies en détachement, quelques *libérables* venant faire leur *versement* avant de repartir au pays. Seul un petit cadre de sous-officiers et de caporaux restait là en permanence, les autres n'étaient que des hôtes. Un seul officier appartenait à ce peloton,

et ses fonctions étaient purement administratives; en somme, nous le répétons, si on eut demandé quels étaient ceux parmi nous qui avaient le moins de chance de faire le coup de feu, tout le monde aurait tout de suite désigné les zouaves du *peloton*. Les musiciens et les *carotiers de la Cie.*, hors-rangs paraissent belliqueux à côté de ceux-là.

À l'approche des événements de cette malheureuse année 1870, et lorsque, l'ordre de départ ayant été donné au dernier corps français à Civitta, on s'attendait de jour en jour à apprendre la marche de l'armée piémontaise sur Rome, tous ceux qui composaient ce cadre des subsistants s'émurent de la situation qui semblait leur être réservée dans le conflit inévitable et prochain, tous firent des démarches pour se faire incorporer dans des compagnies régulières. Plusieurs offraient même de résigner leur grade si cela était nécessaire pour obtenir plus sûrement l'objet de leur requête.

Mais comme il fallait nécessairement passer par la filière administrative, ce petit mouvement insurrectionnel fut bientôt calmé. M. le Lieutenant Brandois, qui commandait le peloton, y mit bon ordre immédiatement et à la satisfaction de tous. « Ah ! vous avez peur de ne pas vous battre, leur dit-il. Hé ! pensez-vous donc que j'y resterais moi aussi à ce *peloton*, si nous devions demeurer les bras croisés ? Attendez, je vais de ce pas chez le Colonel, et je vous réponds qu'on vous fera une part dont vous n'aurez pas à vous plaindre. »

De telles paroles venant d'un officier connu de tous pour sa bravoure éprouvée, ne permettaient pas un moment d'hésitation. Tout se calma, et chacun attendit, patiemment confiant dans les promesses du Lieutenant. Celui-ci cependant tenait bien sa parole et ne restait pas inactif. Il obtint de notre bon colonel que le peloton garderait dès ce moment à son effectif toutes les recrues qu'il était alors chargé de recevoir et d'équiper, les 4 dépôts étant allés remplacer la garnison française à Civitta; que de bons instructeurs seraient détachés de plusieurs compagnies actives et que l'instruction des nouveaux venus serait poussée avec la plus grande activité afin de les mettre en état de prendre part à la danse qui allait commencer.

Par bonheur, arrivèrent sur ces entrefaites, les recrues de notre dernier détachement accompagnées d'un bon nombre d'autres, de France, de Belgique et de Hollande.

En moins de quinze jours le petit peloton s'était métamorphosé en une belle compagnie de 120 hommes armés et équipés tout à neuf; mais malheureusement bien étranger au métier des armes.

C'est alors qu'il eût fallu voir *St. Andrea della valle* ! On était bien loin du silence monacal des jours passés; ce n'était même pas le bruit tumultueux d'une caserne nombreuse. Les cloîtres et toutes les dépendances du couvent étaient devenus un véritable champ de manœuvre. On n'entendait plus de tous côtés que les commandements militaires et le cliquetis des armes.

Dans tous les corridors, dans la cour, dans les allées du jardin, on ne voyait que petits pelotons alignés, silencieux attentifs aux ordres de l'instructeur. C'est à peine si l'on prenait le temps de manger. Ces pauvres jeunes gens qui, pour la plupart, n'avaient jamais manié une arme, étaient littéralement rompus de fatigue et cependant pas une plainte ne s'échappait de leurs lèvres. Loin de là; dans les intervalles des exercices, au lieu de se livrer à un repos bien légitime on les voyait s'exercer seuls au maniement de la carabine et repasser les leçons de leurs chefs, simulant la charge, épaulant, visant à qui mieux mieux. On eût dit qu'ils